La sémantique naturelle d'Anna Wierzbicka et les enjeux interculturels

Anna Wierzbicka's natural Semantic and transculturel Stakes

Arkadiusz Koselak

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4611>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4611

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 83-95

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Arkadiusz Koselak, « La sémantique naturelle d'Anna Wierzbicka et les enjeux interculturels », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4611> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4611

ARKADIUSZ KOSELAK

Centre d'études linguistiques des textes et des discours

Université de Metz

chipon.arka@wanadoo.fr

LA SÉMANTIQUE NATURELLE D'ANNA WIERZBICKA ET LES ENJEUX INTERCULTURELS

Résumé. — Cet article constitue une introduction à des analyses sémantiques originales dont l'approche et les méthodes sont relativement peu connues en France. Les recherches d'Anna Wierzbicka, résolument tournées vers l'étude des faits culturels permet d'envisager les différents aspects de la communication humaine à l'aide d'un même outil de description – la métalangue sémantique naturelle (MSN). La présentation se compose de deux parties : d'abord les postulats qui fondent la théorie et la méthodologie d'Anna Wierzbicka, puis des exemples d'application.

Mots clés. — Anna Wierzbicka, sémantique, métalangue sémantique naturelle, explications verbales, interculturel, communication.

Anna Wierzbicka, chercheuse d'origine polonaise, est actuellement titulaire d'une chaire de linguistique à l'Université nationale australienne à Canberra¹. Cette linguiste a élaboré un outil de description très performant – la métalangue sémantique naturelle – qui, parti de la sémantique linguistique, s'adapte à une problématique plus générale de la communication humaine. La métalangue sémantique naturelle permet de décrire les faits subjectifs de manière claire et non équivoque, sans laisser de résidus sémantiques. La méthodologie de description aborde les notions, les scripts et les scénarios culturels ; elle permet aussi de prendre en compte et de comprendre les spécificités de ceux qui sont « culturellement autres ».

Les recherches wierzbickiennes, bien que souvent citées, sont relativement mal connues en France, dans la mesure où aucun ouvrage n'a été traduit. Pourtant, la méthodologie wierzbickienne mériterait une attention plus grande. Dans les descriptions linguistiques et anthropologiques, on se heurte souvent au problème de l'ethnocentrisme, ce qui se traduit par le fait que l'on décrit d'autres cultures en se servant des termes de sa propre culture. L'effet de prisme déformant dévoie ainsi l'objectif initial. Évidemment, on peut avoir recours à des métalangages abstraits, mais ils sont difficilement compréhensibles et, surtout, ils ne nous disent pas comment les gens pensent. La signification des faits d'autres cultures peut non seulement être décrite en détail, mais aussi, grâce à la structure en traits des explications verbales, il est possible de saisir quelles sont les différences et à quel niveau elles interviennent. L'interculturel², conçu comme une problématique de différences culturelles, se trouve au cœur de cette approche. En effet, les descriptions en question permettent la prise en compte objective des particularités ; elles facilitent la compréhension des façons de penser d'autres cultures, ce qui a pour effet indirect de rendre les interactions plus efficaces et d'éviter les incompréhensions. L'universalité de la méthodologie wierzbickienne permet son application à tous les domaines concernant la communication humaine³.

Je partirai des postulats de l'approche de la chercheuse, qui permettent d'en comprendre l'originalité. Ensuite, je présenterai deux domaines d'analyse référant spécifiquement à la problématique de l'interculturel : l'étude des mots clés et celle des émotions. L'article se terminera par deux cas d'applications non linguistiques, et l'on trouvera un exemple de l'analyse des interactions verbales ainsi qu'une analyse de la communication non verbale. Pour l'ensemble, il s'agira de montrer en quoi consiste l'approche en sémantique naturelle, sans chercher à en valider les arguments méthodologiques. L'enjeu est surtout d'illustrer la diversité des applications et la simplicité des résultats obtenus.

¹ Je remercie C. Masseron pour la relecture de cet article.

² Contrairement à B. Peeters (2002), j'ai préféré *interculturel* à *transculturel*, celui-ci étant plus habituel en français.

³ Malheureusement, l'application de cette méthodologie dans le domaine de la communication animale ne m'est pas connue.

Postulats de l'approche wierzbickienne

Les langues sont des véhicules de sens

Au début de son ouvrage *Semantics. Primes and Universals* (1996), Anna Wierzbicka postule que la langue est un instrument destiné à véhiculer le sens et que toutes les composantes de celle-ci doivent être étudiées de ce point de vue. À l'appui de cette position de principe, l'auteur use d'un langage très figuré : « To study language without reference to meaning is like studying roads signs from the point of view of their physical proprieties (how much they weigh, what kind of paint are they painted with, and so on), or like studying the structure of the eye without any reference to seeing »⁴ (*ibid* : 3). D'après la chercheuse, la fonction de signification de la langue précède la fonction de communication. Partant de ce principe, la division traditionnelle du champ d'étude du langage en syntaxe, sémantique et pragmatique n'a plus de sens ; la chercheuse parlera plutôt de sémantique lexicale, grammaticale ou pragmatique (Wierzbicka, 1988a : 1), le but de son approche étant une sémantique intégrale. Aussi, dans l'approche wierzbickienne, peu importent les faits de langue qu'on étudie, on cherche toujours à savoir quel sens ils apportent.

Les langues sont culturellement motivées

Contrairement aux approches structuralistes, mais conformément au courant cognitiviste, Anna Wierzbicka postule qu'il faut prendre en compte, en étudiant la langue, la réalité humaine en entier, notamment dans sa dimension culturelle. Elle caractérise le sens ainsi : « In natural language meaning consists in human interpretation of the world. It is subjective, it is anthropocentric, it reflects predominant cultural concerns and culture-specific modes of social interaction as much as any objective features of the world 'as such' »⁵ (Wierzbicka, 1988a : 2).

Anna Wierzbicka considère, après Wilhelm von Humboldt, Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, que la façon de voir les choses, donc le monde, est différente d'une langue à l'autre, et que ces différences sont culturellement motivées : « Culture-specific words are conceptual tools that reflect a society's past experience of doing and thinking about things in certain ways ; and they help to perpetuate these ways. As a society changes, these tools, too, may be gradually modified and discarded. In that sense, the outlook of a society is never wholly

⁴ « Étudier la langue sans référer au sens est équivalent à étudier les panneaux routiers du point de vue de leurs propriétés physiques (combien ils pèsent, avec quel genre de peinture ils sont peints, etc.), ou comment étudier la structure de l'œil sans prendre en compte la vision ».

⁵ « Dans le langage naturel le sens consiste en une interprétation humaine du monde. Il est subjectif, il est anthropocentrique, il reflète les idées culturelles prédominantes et les modes de l'interaction sociale spécifiques culturellement autant que chaque trait objectif du monde "en tant que tel" ».

“determined” by its stock of conceptual tools, but it is clearly influenced by them »⁶ (*ibid.* : 5). Tous les faits de langue peuvent véhiculer un sens spécifique à une culture donnée, et ce à trois niveaux. Au niveau grammatical, les structures phrastiques peuvent être porteuses de sens culturellement spécifiques ; on peut même parler d'une ethnosyntaxe (Wierzbicka, 1988a ; Enfield, 2002). Au niveau lexical, on peut aborder les différences culturellement motivées de deux points de vue. Premièrement, on recherchera des concepts clés, spécifiques à chaque culture, ce qu'Anna Wierzbicka expose – entre autres lieux – dans son ouvrage *Understanding Cultures through Their Key Words* (1997). On part du principe que les langues possèdent des mots désignant des concepts qui leur sont propres et qu'ils sont intraduisibles dans d'autres langues ; il peut s'agir de concepts concrets comme le *bigos* polonais (une sorte de ragoût de choucroute) ou le *sake* japonais, ou plus abstraits : le *Bruderschaft* allemand (un rituel de fraternité) ou *xristosovat'sja* russe (échanger un triple baiser à l'occasion de Pâques). Mais, par ailleurs, les mots *a priori* facilement traduisibles : *Heimat* (allemand), *Vaterland* (allemand), *ojczyzna* (polonais), *rodina* (russe), *patrie* (français), ne véhiculent pas le même sens. Nous examinerons deux exemples d'analyses de mots clés *infra*. Il ne reste, ici, qu'à préciser que même les mots les plus « concrets » comme par exemple rat et souris ne désignent pas les mêmes réalités dans toutes les langues, par exemple le japonais et le thaï possèdent un seul mot pour désigner ces deux animaux (Wierzbicka, 1996 : 339), ce qui permet de supposer que les représentations des locuteurs japonais et thaïs de ces deux animaux ne sont pas les mêmes que les nôtres. Enfin, sous l'angle pragmatique, certains aspects des interactions verbales sont différents dans les cultures (Béal, 1993), et certaines expressions phatiques considérées comme équivalentes ne le sont pas vraiment (Peeters, 1999).

Un outil d'analyse de l'interculturel : la métalangue sémantique naturelle

Nous avons vu que tous les faits de langue devaient être considérés à l'aune de leur sens, ce qui donne un objet d'étude unifié. Pour étudier cet objet, il faut disposer d'un outil de description qui permettant de décrire tous les faits de langue, et au-delà, de la même manière ; autrement dit, il convient à recourir à un métalangage. Anna Wierzbicka refuse l'emploi des métalangages artificiels en évoquant le principe établi par Ana Agud : « Ninguna lengua formal puede ser; en última instancia, más precisa que el lenguaje natural que es su último metalenguaje »⁷ (Wierzbicka, 1996 : 23). Par ailleurs, constatant la circularité

⁶ « Les mots, culturellement spécifiques, sont des outils conceptuels qui reflètent l'expérience passée de faire et de penser les choses d'une certaine manière ; et ils aident à perpétuer ces manières. Comme la société change, ces outils peuvent être progressivement modifiés et abandonnés. Dans ce sens, les points de vue d'une société ne sont jamais entièrement “déterminés” par son stock d'outil conceptuel, mais ils sont clairement influencés par eux ».

⁷ « Aucun langage formel ne peut être, en dernière analyse, plus précis que le langage naturel qui est son ultime métalangage ».

fréquente des dictionnaires (Wierzbicka, 1988b, 1993, etc.) et la nécessité d'éviter l'ethnocentrisme dans l'étude des concepts des cultures différentes, la chercheuse lance, dès les années 70, un programme de recherche ayant pour objectif d'élaborer une métalangue sémantique naturelle (dorénavant MSN). La MSN est une métalangue issue des langues naturelles, présentant un lexique restreint et gouverné par une syntaxe sommaire et préétablie. J'envisage ci-dessous l'une, puis l'autre, de ces deux composantes.

Les termes qui composent le lexique de la MSN sont primitifs et universels. Primitifs, parce qu'ils sont censés renvoyer à des concepts primaires présents dans l'esprit humain et ce qui en découle logiquement ; ils sont sémantiquement indivisibles et indéfinissables à l'aide d'autres termes primitifs. Ils sont universaux parce qu'on retrouve les lexèmes qui renvoient à ces concepts dans toutes les langues humaines naturelles. La métalangue sémantique naturelle est une sorte « d'alphabet *universel* des *pensées* humaines » (Wierzbicka, 1993 : 14), tel que Leibniz en avait lui-même conjecturé la possibilité. Ainsi, une fois les lexiques et les règles de grammaires établis dans les différentes langues, peut-on facilement transposer les définitions écrites en MSN d'une langue à l'autre. L'idée de constituer un système d'universaux renvoie à une tradition philosophique ancienne : Descartes, Leibniz, Arnaud et Nicole sont cités (Wierzbicka, 1988b, 1993) comme inspireurs des primitifs ; toutefois, jusqu'au lancement du programme de recherche évoqué ici, cette idée en était au stade de l'utopie. Actuellement, la MSN compte une cinquantaine de termes regroupés pour constituer un système. En 2002, la liste de termes français de la MSN se présente ainsi (Peeters, 2002) :

Substantifs : moi, toi, quelqu'un, les gens (on), quelque chose, corps
Déterminants : cela, le même, autre
Quantificateurs : un, deux, quelques, beaucoup, tous
Prédicats mentaux : penser, savoir, vouloir, ressentir, voir, entendre
Actions, événements, mouvement : faire, arriver, bouger
Discours : dire, mot, vrai
Existence et possession : il y a, avoir
Vie et mort : vivre, mourir
Évaluateurs : bon, mauvais
Descripteurs : grand, petit
Espace : où, ici, au-dessus, sous, près, loin, côté, dans
Temps : quand, maintenant, avant, après, longtemps, peu de temps, quelque temps
Intensificateur, augmentateur : très, plus
Similarité : comme
Taxinomie, partonomie : espèce de, partie de

Il faut préciser que cette liste n'est pas définitive, et que des études sur sa validité sont toujours en cours dans les langues du monde entier.

L'emploi des termes de la MSN nécessite certaines précautions. D'une part, il y a le problème de la polysémie. Nous avons vu plus haut que les termes de la MSN étaient issus des langues naturelles, or les lexèmes de langue naturelle sont polysémiques, il faut donc savoir au préalable, pour chaque terme de la MSN, quel sens précis a été choisi. Par exemple, en français l'adjectif *grand* peut signifier quelqu'un, ou quelque chose, qui a une taille au-dessus de la moyenne, ou quelqu'un qui a de la renommée. Seul le premier sens est retenu dans la MSN. Autrement dit, les termes de la MSN sont toujours monosémiques. D'autre part, pour surmonter les problèmes d'allosexie (deux formes pour le même mot), on ne conserve qu'une forme de base. Par exemple *tu* peut prendre les formes *toi* et *te*, ce qui n'est pas mentionné dans le lexique de la MSN. On considérera également comme allosexes les termes *on* et *les gens*.

Les règles de grammaire de la MSN doivent respecter celles de la langue source. On privilégie les phrases simples et les valences qui sont considérées comme primitives et universelles, par exemple *je veux X* semble être « plus primitif » que *je veux que X*, mais en aucun cas, il n'est question de rechercher une syntaxe formelle. Il faut plutôt dégager « some intuitively verifiable patterns determining possible combinations of primitive concepts »⁸ (Wierzbicka, 1996 : 19). En définitive, les valences considérées comme primitives de chaque terme de la MSN devraient également être établies pour, entre autres fonctions, faciliter la transposition des explications d'une langue à l'autre, ce qui est déjà partiellement le cas.

Les définitions en MSN, ou plutôt les explications verbales, comme préfère les appeler Anna Wierzbicka, sont des ensembles organisés de périphrases explicatives qu'on peut considérer comme des scripts cognitifs, leur ordre n'étant pas arbitraire mais ordonné comme un scénario⁹. Chose importante, les explications verbales permettent de décrire les faits subjectifs de manière non équivoque, sans laisser de résidus sémantiques comme c'était le cas lors d'une l'analyse en sèmes. Grâce à leur structure en traits, on peut savoir à quel niveau se situent les différences entre langues. Néanmoins, elles peuvent poser un certain nombre de questions que j'aborderai lorsque je présenterai les exemples d'application. Les explications verbales ont parfois recours à l'emploi des termes non primitifs (i.e. Wierzbicka, 1991) généralement dans le souci d'accessibilité de la description, mais les termes non-primitifs peuvent toujours être expliqués avec la MSN.

⁸ « Quelques patterns vérifiables intuitivement déterminant de combinaisons possibles des concepts primitifs ».

⁹ Dans la deuxième partie, j'en donne des exemples (*whinge*, *se plaindre*, *se lamenter*, *freedom*, *liberty*).

Comprendre les autres : les concepts clés de différentes cultures

La question qui vient à l'esprit est la suivante : « Comment isole-t-on les concepts clés dans les langues ? ». Anna Wierzbicka propose quatre critères. Premièrement, il existe des domaines lexicaux particulièrement développés dans certaines langues : c'est le cas, bien connu, des nombreux lexèmes désignant la neige dans les langues inuites ; de même pour les cours d'eau dans les langues lapones. Deuxièmement, on se fonde sur la fréquence des lexèmes d'une langue donnée : il paraît logique que les lexèmes les plus fréquents désignent les réalités les plus saillantes. Troisièmement, on regarde la phraséologie et on se rend compte que les mots clés ont généralement des champs phraséologiques très riches. Quatrièmement, certains mots ont une diffusion internationale sans être traduits, par exemple la *glasnost* russe ; le fait qu'ils ne soient pas traduits laisse entendre qu'ils sont culturellement tellement spécifiques qu'on ne peut pas les traduire, gardant la trace de leur origine culturelle.

Le postulat wierzbickien sur l'existence des mots clés se trouve donc confirmé par l'observation des langues à diffusion internationale comme l'anglais, le français, l'espagnol, etc. Par exemple, lorsqu'on compare l'anglais britannique et l'anglais australien, on se rend compte que, dans les deux cas, le développement des champs lexicaux et la fréquence des unités ont pris des voies différentes. Autrement dit, parce que la culture est différente, la langue l'est aussi. Prenons un exemple : l'anglais australien possède un concept qui lui est propre, exprimé par le verbe *to whinge*. Il ne correspond à aucun terme français, mais se rapproche de *plaindre*, *se lamenter*. Anna Wierzbicka l'explique ainsi (1991 : 182) :

Whinge

- (a) je dis : quelque chose de mauvais est en train de m'arriver
- (b) je ressens quelque chose de mauvais à cause de cela
- (c) je veux que quelqu'un le sache
- (d) je ne peux rien faire à cause de cela
- (e) je pense : personne ne voudra rien faire à cause de cela
- (f) je veux dire ceci beaucoup de fois à cause de cela

Il me semble que ce sont les traits (d) et (e) qui distinguent les concepts français *se plaindre* et *se lamenter* de *to whinge*. En effet, les deux concepts français ne présupposent pas que le sujet soit dans l'impossibilité de faire quelque chose : *Il faut que j'arrête de me plaindre/me lamenter et que je fasse quelque chose pour m'en sortir*. Quant au trait (e), en français on l'interpréterait plutôt comme une lamentation d'un type particulier, exprimée par le phrasème « personne ne m'aime ». Il ne reste qu'à trouver les différences entre *se plaindre* et *se lamenter*. Disons, brièvement, que *se plaindre* implique qu'on s'adresse à quelqu'un, tandis que ce n'est pas le cas de *se lamenter*. En outre, il semble que *se lamenter* implique que l'on ne sait pas quoi faire, ce qui nous donne les explications suivantes :

Se plaindre

- (a) je dis : quelque chose de mauvais est en train de m'arriver/m'est arrivé
- (b) je ressens quelque chose de mauvais à cause de cela
- (c) je veux que quelqu'un le sache

Se lamenter

- (a) je dis : quelque chose de mauvais est en train de m'arriver/m'est arrivé
- (b) je ressens quelque chose de mauvais à cause de cela
- (c) je veux le dire beaucoup de fois
- (d) je ne sais pas quoi faire

Prenons un autre exemple, celui d'un concept très abstrait comme *liberté*. Le terme *liberté* peut être traduit en anglais par deux lexèmes différents : *freedom* et *liberty*, ce qui permet de supposer une organisation différente du champ sémantique concerné. Anna Wierzbicka (1997 : 129-138) explique ces deux concepts ainsi :

Freedom

- (a) quelqu'un (X) peut penser quelque chose comme ceci¹⁰ :
- (b) si je veux faire quelque chose je peux le faire
- (c) personne ne peut me dire : « tu ne peux pas le faire parce que je ne le veux pas »
- (d) si je ne veux pas faire quelque chose je ne le fais pas
- (e) personne¹¹ ne peut me dire : « tu dois le faire parce que je le veux »
- (f) c'est bon pour X
- (g) c'est mauvais si quelqu'un ne peut pas penser cela

Liberty

- (a) tout le monde peut penser quelque chose comme ceci :
- (b) si je veux faire quelque chose parce que je pense que c'est bon, je peux le faire
- (c) personne ne peut dire : « Cette personne ne peut pas le faire parce que je ne le veux pas »
- (d) tout le monde pense : c'est bon.

Grâce à la structure en traits, on peut voir exactement où se situent les différences entre ces deux concepts. La différence la plus saillante est que, dans le cas de *liberty*, l'élément le plus important est de pouvoir juger ce qui est bon et ce qui est mauvais, plutôt que le pouvoir d'agir à sa guise comme c'est le cas de *freedom* (Wierzbicka, 1997 : 136). On peut supposer que *liberté* français comprendrait simultanément les aspects de *freedom* et de *liberty*.

¹⁰ Les explications verbales de *liberty* et *freedom*, ainsi que celles de *happy* et *heureux* qui suivent ont une structure formelle (visuelle) particulière : on y joue sur les différents retraits afin de matérialiser la différence entre le cadre général du concept et le contenu spécifique. Le plus souvent, les différents retraits manifestent également un changement de plan énonciatif. La numérotation de traits est optionnelle et sert surtout à faciliter la discussion sur les traits particuliers.

¹¹ Il faut considérer ici le terme *personne* comme un allolexe de *on/les gens* ; l'allolexie étant contrainte par la négation.

Du point de vue méthodologique, une remarque s'impose. Observons, d'abord, le cadre qui est constitué des traits (a) et (g) pour *freedom* et des traits (a) et (d) pour *liberty*. On y utilise *quelqu'un* indéfini dans le cadre de *freedom* et *tout le monde* dans le cadre de *liberty*, les deux indiquant que l'explication vaut pour n'importe quel individu (de la culture en question bien sûr) ; on obtient ainsi une universalité de l'explication. En dehors de ce cadre, on utilise la première personne et il y a un changement du point de vue énonciatif. Les explications verbales expliquent les noyaux sémantiques. Ceux-ci sont des entités conceptuelles qui se trouvent dans la sphère d'activité mentale des individus. Le seul problème est celui de l'accès à cette pensée médiatisée par le discours de quelqu'un qui explique ce qu'il pense lorsqu'il convoque la notion. Conjoint à l'universalité, ce principe sous-entend que tout le monde pense de la même façon en invoquant la notion étudiée. On peut objecter que chacun peut avoir sa propre appréhension de *liberté* ; sans doute, mais cela n'empêche nullement ces variations subjectives d'être toutes fondées sur la même base conceptuelle décrite par l'explication verbale.

La relativité culturelle des émotions

Tout comme les autres aspects de la vie humaine, les émotions aussi sont culturellement « conditionnées ». Ce postulat est très important parce que, lorsqu'il est pris en compte, il permet d'éviter la vision ethnocentriste du monde. Jean Harkins et Anna Wierzbicka (2001 : 7) postulent que les analyses linguistiques permettent de voir, précisément, les différences entre les émotions, dans différentes cultures : « In analysing the language data, we show that it is possible to identify what elements of meaning are specific to the language under examination, and what elements are shared with similar words and expressions from other language »¹². Par exemple, on part souvent du principe que le locuteur anglophone qui dit être *happy* ressent la même chose que le locuteur français qui dit être *heureux*. Or, Anna Wierzbicka montre avec les explications verbales de ces deux états, qu'il ne s'agit pas tout à fait de la même chose (1996 : 215-216) :

X se sentait *happy*

X ressent quelque chose

parfois une personne pense quelque chose comme ceci :

quelque chose de bon m'est arrivé

je le voulais

je ne veux rien de plus maintenant

à cause de cela, cette personne ressent quelque chose de bon

X ressent quelque chose comme cela

¹² « En analysant les données linguistiques, nous montrons qu'il est possible d'identifier quels éléments sont spécifiques à la langue examinée, et quels éléments sont partagés avec les mots similaires et les expressions d'autres langues ».

X se sentait heureux

X ressent quelque chose

parfois une personne pense quelque chose comme ceci :

quelque chose de très bon m'est arrivé

je le voulais

tout est bien maintenant

je ne peux pas vouloir quelque chose de plus maintenant

à cause de cela, cette personne ressent quelque chose de très bon

X ressent quelque chose comme cela

D'abord, on observe la différence de l'intensité marquée, dans l'explication de *heureux*, par l'intensifieur *très* ; ensuite, *heureux* a un trait supplémentaire : « Tout est bien maintenant » ; enfin, *heureux* présente le trait « je ne peux pas vouloir quelque chose de plus maintenant » à la place de « je ne veux rien de plus maintenant ». En résumé, *heureux* est plus fort que *happy*, il est plus « absolu ». Il serait difficile d'expliquer ces différences culturelles de manière non équivoque, mieux et plus simplement que ne le font les explications verbales.

Approche wierzbickienne dans l'analyse des interactions verbales

Un exemple de la vie quotidienne est très frappant pour démontrer l'ethnocentrisme : un européen, empreint de culture judéo-chrétienne, aura tendance à penser que le concept de remerciement est universel ; or, il n'existe pas en tant que tel dans toutes les cultures, il est par exemple absent de beaucoup de langues aborigènes australiennes (Wierzbicka, [1991] 2003 : 158) qui présupposent que lorsque quelqu'un fait quelque chose pour nous, il le fait soit parce qu'il est obligé de le faire à cause des liens de parenté, soit parce qu'il le veut bien. Dans l'un comme dans l'autre cas, le remerciement ne se justifie pas. Anna Wierzbicka décrit *to thanks* ainsi :

Thank

- (a) je sais : tu as fait quelque chose de bon pour moi
- (b) je ressens quelque chose de bon envers toi à cause de cela
- (c) je dis ceci parce que je veux que tu ressenties quelque chose de bon

Christine Béal (1993) étudie les différences des stratégies conversationnelles des Français et des Australiens dans le contexte des échanges dans le cadre de travail. D'emblée, il paraît évident que les différences existent si l'on en juge par les idées reçues que les uns entretiennent au sujet des autres et vice versa : « Les Australiens trouvent les Français égocentriques, car ils reprennent la parole à la moindre occasion et veulent à tout prix donner leur opinion. Les Français estiment que les Australiens "privilégient leur moi" : ils font passer ce qu'ils sont en train de faire (que ce soit d'ordre personnel ou professionnel) avant toute autre tâche qui attend et n'aiment pas qu'on les dérange » (*ibid.* : 80). Il s'agit de repérer précisément les différences de comportements

conversationnels qui induisent ce type d'idée. En outre, Christine Béal observe que les comportements sont différents dès l'ouverture de l'échange : les Australiens privilégient une approche « douce » qui prend en compte les dispositions de l'autre à s'engager dans un échange, alors que les Français ont tendance à « entrer dans le vif du sujet d'emblée ». Elle décrit ces deux stratégies ainsi :

To approach somebody

je veux vous parler
je sais qu'une personne peut ne pas vouloir parler
je veux que vous me disiez si vous voulez parler

Entrer dans le vif du sujet

je veux vous parler
je sais que vous êtes là pour me parler (entre autres choses)
vous pouvez me parler aussi quand vous voulez
nous pensons que c'est bon comme ça

Une autre différence dans les stratégies conversationnelles relevées par Christine Béal est celle de la distribution des tours de parole et on peut la décrire de la manière suivante (*ibid.* : 95-96) :

To take turn

quelqu'un dit quelque chose en ce moment
je ne peux pas dire quelque chose en même temps
je peux dire quelque chose après

Prendre son tour de parole

je pense que je sais ce que vous voulez dire
vous en avez dit une partie, je peux en dire une autre partie
si je fais cela, vous saurez que je pense la même chose
je pense que vous penserez que c'est bon

Enfin, les mécanismes de clôture sont également différents. Les Australiens arrêtent la conversation une fois que ce qu'ils voulaient savoir est dit alors que les Français cherchent à affirmer une certaine « complicité » (*ibid.* : 100) :

(l'attitude australienne)

j'ai dit ce que je voulais dire
je ne pense pas que je doive dire quelque chose de plus

(l'attitude française)

j'ai dit ce que je voulais dire
je ne veux pas que vous éprouviez quelque chose de mauvais à cause de cela
je vais dire quelque chose de plus à cause de cela

Les descriptions de Christine Béal montrent, une fois de plus, ce que j'ai souhaité d'illustrer dans cet article : grâce à l'emploi de la MSN, on peut décrire les comportements verbaux d'une manière non équivoque et, *a priori*, libre de la charge culturelle.

Analyses de la communication non-verbale (expression faciale)

Avec la MSN, on peut également décrire les expressions faciales, créer une sémantique des expressions faciales ; c'est ce que fait Anna Wierzbicka (2000 : 147-183) dans son article « The semantics of human facial expressions ». Elle part du postulat que les expressions faciales sont comparables à des expressions verbales. On peut en définir des unités minimales contextuellement indépendantes et les étudier avec la MSN. Tout en précisant que ses descriptions devront encore être vérifiées, la chercheuse propose huit unités minimales d'expression faciale : sourcils froncés, sourcils haussés, yeux grands ouverts, les coins de la bouche relevés, les coins de la bouche abaissés, bouche ouverte (sans parler), lèvres serrées, nez « tordu » (comme dans *tordre le nez*).

Prenons l'exemple des « lèvres serrées ». On attribue généralement à cette expression faciale le sens de « colère », ceci est remis en cause par Anna Wierzbicka, déjà parce que « colère » est un terme trop chargé culturellement – donc son emploi donne un caractère ethnocentrique aux analyses – mais aussi parce qu'on peut en dégager un sens plus simple et plus universel. Selon elle, cette expression est motivée de deux façons : d'une part, on signifie quelque chose qu'on peut rendre, en utilisant la MSN, par « je vais faire quelque chose », par analogie même avec faire quelque chose en serrant les lèvres ; d'autre part, puisque les lèvres sont serrées comme lorsqu'on se tait, on peut inférer le sens « je ne veux rien dire ». En d'autres termes, on peut dire que la personne fait quelque chose avec ses lèvres pour éviter que les lèvres agissent, qu'il y ait parole. Cette interprétation est valable dans le cas de la colère, mais peut être valable dans l'analyse des affects propres à d'autres cultures que la nôtre.

Conclusion

Anna Wierzbicka a ouvert une voie originale non seulement en sémantique linguistique, mais aussi en analyse des interactions verbales et en anthropologie, c'est-à-dire dans une sémiotique de la communication au sens large. Il existe d'autres approches des faits culturels, comme par exemple celle de François Rastier (2002). Cette dernière approche a l'avantage de théoriser, sans doute de façon plus approfondie, les relations entre les sciences du langage et l'anthropologie, mais elle ne propose pas d'outil aussi performant que la MSN pour rendre compte des faits de langue. La méthodologie wierzbickienne ne va pas sans poser quelques difficultés, par exemple celle de la complexité des explications verbales lorsqu'elles sont écrites uniquement en MSN. Cliff Goddard (1998 : 254-255) propose la solution d'introduire un degré intermédiaire de description qui n'utilise pas uniquement la MSN mais des termes plus complexes choisis et préalablement définis. Enfin, la métalangue sémantique naturelle peut servir de lien entre les disciplines qui étudient la communication dans la mesure où elle permet de traiter

et de décrire les différents aspects de la communication de la même façon. Une approche plus globale est désormais possible. Les recherches wierzbickiennes comprennent actuellement une masse importante de publications qu'il n'a pas été possible, pour des raisons de place, de présenter plus avant. Le lecteur intéressé pourra se reporter aux sources bibliographiques citées.

Références

- Béal C., 1993, « Les stratégies conversationnelles en français et en anglais : conventions ou reflet de divergences culturelles profondes ? », *Langue française*, 98, pp. 79-106.
- Enfield N. J., 2002, *Ethnosyntax. Explorations in grammar and culture*, Oxford, Oxford University Press.
- Goddard C., 1998, *Semantic Analyses. A practical introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- Harkins J., Wierzbicka A., 2001, *Emotions in Crosslinguistics perspective*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.
- Peeters B., 1999, « Salut ! Ça va ? Vous avez passé un bon week-end ? », *French Language Studies*, 9, pp. 239-257.
- 2002, « "La métalangue sémantique naturelle" au service de l'étude du transculturel », *Travaux de linguistique*, 45, pp. 83-101.
- Rastier F., 2002, « Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures », pp. 243-267, in : Rastier F., Bouquet S., eds, 2002, *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses universitaires de France.
- Wierzbicka A., 1988a, *The semantics of Grammar*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- 1988b, « L'amour, la colère, la joie, l'ennui - la sémantique des émotions dans une perspective transculturelle », *Langages*, 89, pp. 97-107.
- 1991, *Cross-Cultural Pragmatics*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 2003.
- 1993, « La quête des primitifs sémantiques : 1965-1992 », *Langue française*, 98, pp. 9-23.
- 1996, *Semantics. Primes and universals*, Oxford/New York, Oxford University Press.
- 1997, *Understanding Cultures through Their Key Words*, Oxford/New York, Oxford University Press.
- 2000, « The semantics of human facial expressions », *Pragmatics & Cognition*, 8/1, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 147-183.